

MARIE
VAREILLE

ROMAN

Je peux
très
bien

me
passer
de toi



CHARLESTON
POCHE

UN PACTE ENTRE COPINES, UN EXIL, UN NOUVEAU DÉPART... JUSQU'OUÛ IRONT-ELLES ?

Chloé, 28 ans et Parisienne jusqu'au bout des ongles, enchaîne les histoires d'amour catastrophiques. Un jour, elle conclut un pacte avec son amie Constance. Chloé devra s'exiler en pleine campagne avec l'interdiction d'approcher un homme, et réaliser son rêve de toujours : écrire un roman. Constance, incorrigible romantique, s'engagera à avoir une aventure d'un soir avec un parfait inconnu.

De Paris aux vignobles du Bordelais en passant par Londres, cet étrange pari entraînera les deux amies bien plus loin que prévu... Réussiront-elles à tenir leur engagement ?

Marie Vareille est née en Bourgogne en 1985 et vit aux Pays-Bas avec son mari et ses deux filles. Son best-seller La Vie rêvée des chaussettes orphelines, traduit dans de nombreux pays, s'est vendu à plus de 100 000 exemplaires et a remporté le Prix des Petits mots des libraires 2021.

« DRÔLE, RYTHMÉ ET TOUCHANT, ON DÉVORE
CE ROMAN AVEC UN PLAISIR NON DISSIMULÉ. »

- CONFIDENTIELLES

TEXTE INTÉGRAL - ÉDITION LIMITÉE
COUVERTURE © MANON BUCCIARELLI
ISBN : 978-2-36812-942-5
PRIX TTC FRANCE : 9,90 €
RAYON : LITTÉRATURE FRANÇAISE




CHARLESTON
POCHE

JE PEUX TRÈS BIEN
ME PASSER DE TOI

De la même autrice :

Elia la passeuse d'âmes (Pocket Jeunesse, 2016)

Là où tu iras, j'irai (Livre de Poche, 2018)

Ma vie, mon ex et autres calamités, 2019

La Vie rêvée des chaussettes orphelines, 2020

Ainsi gèlent les bulles de savon, 2021

Désenchantées, 2022

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-942-5

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)

et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Marie Vareille

JE PEUX TRÈS BIEN
ME PASSER DE TOI

Roman


CHARLESTON
POCHE

À ma grand-mère,
Marie-Françoise Vareille,
née Palangié.

« *Never love anyone who treats
you like you're ordinary.* »

Oscar Wilde

Journal

de Constance Delahaye

13 février 2013 – 20 h 45

Anniversaire de Greg annulé à la dernière minute pour cause de migraine atroce. Je serai au lit d'ici quinze minutes avec *Raisons et Sentiments* et ma nouvelle tisane anti-gueule de bois verveine-menthe-citrate-de-bétaïne.

C'est de la faute de ma sœur Anne-Marie qui m'a offert une Smartbox « Atelier découverte œnologie pour 2 » à Noël et que j'ai eu la bonne idée de planifier hier soir. J'ai dû y aller seule, évidemment, car je ne suis pas deux.

Point positif : j'ai eu le droit de boire deux fois plus de vin, que j'ai refusé de cracher, parce que c'est du gâchis.

Point négatif : mon état (ivre morte après deux verres) ne m'a pas permis de trouver l'âme sœur, comme Anne-Marie l'avait machiavéliquement planifié en m'offrant ce cadeau.

Ceci dit, comme l'atelier découverte œnologique pour deux se composait exclusivement de couples qui se dévisageaient avec des yeux de veaux par-dessus leur verre de Sancerre, mieux valait y assister saoule.

Résultat des courses : je n'ai pas trouvé l'âme sœur, mais moi qui ne buvais quasiment jamais, maintenant j'adore le vin. Je pense que je pourrais développer une véritable passion pour l'œnologie, le prof m'a d'ailleurs dit que j'avais un excellent palais. Pour la peine, je me suis inscrite aux trois prochains cours.

Note : penser à remercier cette courge d'Anne-Marie.

Chloé

J' appuie sur la sonnette une troisième fois, histoire de couvrir le brouhaha qui parvient de l'intérieur et la porte s'ouvre enfin. Charlotte m'embrasse, son ventre a encore enflé depuis lundi dernier.

— Chloé, je croyais que tu ne pouvais pas venir !

— Réunion annulée, dis-je en franchissant le seuil.

Mensonge, évidemment, mais je voulais être sûre que Guillaume serait là et ils ne nous invitent plus jamais ensemble.

Elle referme la porte derrière moi.

— Ta copine Constance vient de m'appeler, elle ne vient pas finalement.

— Oui, elle m'a prévenue.

Je remonte le couloir jusqu'au salon, dépose la bouteille de J&B que j'ai apportée sur le buffet et reste un instant saisie d'admiration. Pour mon

dernier anniversaire, j'étais fière d'avoir réalisé l'exploit culinaire de planter vingt-huit bougies sur un marbré Savane, mais à côté de Charlotte, je fais piètre figure. Même enceinte de sept mois, elle a plié les serviettes en origami et a préparé un festival de mini-quiches tomate-feta et de brochettes de crus-dités pour les trente ans de son mari.

Elle m'a suivie dans le salon et avant que j'aie le temps de la féliciter pour son buffet, elle me complimente sur ma nouvelle coiffure, puis elle entreprend de me raconter ses rendez-vous à la maternité. Elle me colle sa dernière échographie sous le nez. J'ai toujours trouvé quelque peu surprenante, voire légèrement déplacée, la tendance de toutes les futures mamans à brandir à tout vent la photo panoramique de leur utérus. Pour lui faire plaisir, j'examine le cliché du flageolet rabougri avec attention avant d'affirmer :

— On peut déjà discerner son profil, il a un grand front, il sera intelligent.

Son visage s'illumine, alors qu'elle imagine déjà son bébé futur prix Nobel et j'en profite pour lâcher l'air de rien :

— Il ne vient pas, Guillaume ?

Son sourcil droit remonte d'un coup trois centimètres plus haut que le gauche et son sourire disparaît.

— Si, il vient, dit-elle à contrecœur avant de rajouter : tu te fais du mal.

Je hausse les épaules. Elle me connaît trop bien, Charlotte. Je soutiens son regard suspicieux, mais je sais qu'elle sait que c'est pour lui, la frange qui retombe juste en dessous du sourcil, faite en

sortant du bureau, les talons aiguilles, tellement douloureux que j'ai envie de m'amputer des deux pieds et le jean slim... Parlons-en du jean, le jean pour faire genre, j'ai mis un jean, je suis venue sans me changer, parce que je suis une fille cool. Depuis le temps qu'on est copines, Cha n'est pas du style à se laisser berner par le jean ou la prétendue réunion annulée. Elle devine même probablement mes nouveaux sous-vêtements Aubade en dentelle, achetés rien que pour l'occasion. Que voulez-vous, le hasard ne favorise que les esprits préparés.

Elle le sait, mais elle ne dit rien, elle ne juge même pas, elle s'inquiète.

— Et moi qui espérais te présenter quelqu'un, soupire-t-elle, un avocat qui bosse avec Greg, il a trente ans, il est super gentil et marrant et en plus il...

Je n'écoute plus. Guillaume vient d'entrer avec son sourire tranquille, il sort une main de la poche de son costard gris foncé pour serrer celle de Greg, le mari de Charlotte, qui pointe quelques secondes le nez hors de la cuisine pour le saluer. Ils se tapent dans le dos, je lis sur ses lèvres : « Comment ça va, mec ? ».

C'est grâce à moi qu'il est comme ça, vous savez. Je lui ai appris à se tenir droit, je lui ai coupé les cheveux, je lui ai fait acheter des costards à sa taille et remplacer ses lunettes par des lentilles. J'ai fait naître sur ses lèvres cet éternel demi-sourire qui fait rougir ses stagiaires. Je lui ai donné confiance en lui. Et pourtant, je l'aimais avant, avec ses costumes mal taillés et ses lunettes d'intello, ses cheveux trop

longs et sa timidité. Je l'aimais quand il rasait les murs du bureau et que les autres filles ne le voyaient même pas.

Charlotte me propose un verre et je me réveille. Je réponds que je vais aller me chercher une bière dans le frigo. J'évite le regard de Guillaume. Je souris à tout le monde sauf à lui et tout le monde me regarde sauf lui. Je suis pathétique. Dans la cuisine, je trouve Greg, concentré sur le découpage d'une pizza faite maison.

— Bon anniversaire, Greg.

Il lève la tête, brandit un couteau enthousiaste et fait gicler de la sauce tomate sur sa chemise bleu ciel.

— Chloé, ça me fait plaisir, Charlotte m'avait dit que tu ne pouvais pas venir.

— Finalement si, j'ai pas fait très original, je t'ai apporté une bouteille de J&B, comme tous les ans.

Il me fait la bise.

— Merci, il fallait pas.

Il est sympa, Greg. Lui et Charlotte forment un couple comme il n'en existe plus : jusqu'à ce que la mort les sépare. Dix ans qu'ils se connaissent et ils ont beau se disputer tout le temps, ils s'aiment encore comme au premier jour. Concrètement, si je rencontrais l'homme de ma vie demain, ce qui reste (soyons lucides) fort peu probable, j'atteindra le stade de relation auquel ils sont actuellement en même temps que la ménopause.

Greg prend son air un peu penaud, l'air qui le fait ressembler à Marshall dans *How I Met your Mother* et me dit après s'être raclé la gorge :

— Chloé, je suis désolé, mais j'avais compris que tu ne viendrais pas et du coup je... j'ai invité Guillaume.

Derrière moi, la voix de Charlotte répond à ma place et même si je lui tourne le dos, je sais qu'elle lève les yeux au ciel.

— T'inquiète, mon cœur, ça ne dérange pas Chloé, bien au contraire...

Elle poursuit les poings sur les hanches :

— En tout cas, il y a déjà deux copains de Greg qui m'ont demandé qui tu étais. Si jamais ça t'intéresse...

J'enfourne la moitié d'une part de pizza dans ma bouche.

— Ça m'intéresse.

Elle me dévisage l'air étonné, une étincelle d'espoir dans les yeux.

— Vraiment ?

— Vraiment, dis-je en engloutissant le dernier morceau.

— Je ne sais pas comment tu fais pour t'empiffrer comme ça et avoir le corps que tu as, soupire Charlotte.

— Je fais énormément de sport, dis-je la bouche pleine, de la course à pied et du sexe avec des inconnus et j'ai un régime nutritionnel hyper sain, essentiellement à base de bière blonde.

Elle pouffe et me prend par la main pour m'emmener hors de la cuisine. Il est pas mal, son avocat. Elle connaît mes goûts, Charlotte. Plus de dix ans qu'elle me présente tous les potes, les collègues, les cousins, les collègues des potes et les potes des cousins des collègues de Greg. J'ai beau être un cas

désespéré, elle ne m'abandonnera pas, pas tant que je ne serai pas mariée avec quatre enfants. Elle veille sur moi.

Je discute un peu avec l'avocat, je lui explique que je fais du conseil en stratégie dans un grand cabinet. Il semble impressionné. Je sors une cigarette, je voudrais du feu. Il me sourit, se rapproche pour me l'allumer en me regardant dans les yeux, je pose deux doigts sur sa main pour stabiliser le briquet. Un peu inquiet, il me demande si on a le droit de fumer ici et je lui tends la cigarette avec la marque de mon rouge à lèvres au bout, pour qu'il avale une bouffée. Il est sexy quand il fume, mais je ne suis pas là pour ça. Guillaume est justement en train de rappliquer, la mâchoire légèrement crispée. En ce bas monde, sachez-le, la seule chose plus prévisible qu'un homme, c'est la date du Jour de l'an.

— Chloé ?

— Tiens, Guillaume, salut, je ne t'avais pas vu.

Il tripote son nœud de cravate, ses yeux bleus visés aux miens.

— Ça va ? Je peux te parler ?

— Oui, bien sûr.

L'avocat comprend qu'il dérange, il s'éloigne et j'ai un vague remords de l'avoir allumé.

— Nouvelle coiffure ?

— Yep. Travail de José, en bas du bureau.

Il se détend, ses yeux pétillent et se plissent quand il sourit. On se parle un peu. Dix minutes. Du nouvel iPhone qu'il vient de s'offrir. C'est très difficile, vous savez, de se mettre à dire des banalités à quelqu'un avec qui vous avez tout partagé pendant des années.

Bien pire que de ne plus se parler. Mon corps a gardé des réflexes d'avant. Le réflexe de glisser deux doigts dans son nœud de cravate pour le lui enlever, d'appuyer ma tête sur son épaule, de jouer machinalement avec les petits cheveux qui bouclent sur sa nuque. C'est fini maintenant, je n'ai plus le droit. Alors, je retiens ma tête, ma main, mes sourires et au bout de dix minutes, je lui dis avec un petit soupir :

— Allez, on ne va pas se parler toute la soirée, je ne voudrais pas qu'on croie qu'on est ensemble...

Il me sourit de ses yeux bleus, un petit pli triste aux lèvres.

— La moitié des mecs de la salle ont les yeux braqués sur toi, ça devrait pas être trop compliqué de te trouver un amoureux.

J'éclate de rire, un peu trop fort, et je lui tourne le dos, un peu trop vite. J'ai envie de pleurer.

Trois heures passent, j'ai fumé dix-sept Marlboro Light, j'ai discuté avec tout le monde, j'ai donné mon numéro de téléphone à deux types, dont l'avocat, et un faux numéro à un troisième. Dans les toilettes, je vérifie mon mascara, fais une retouche au crayon noir. Je bois de l'eau au robinet. Dans la cuisine, Charlotte dispose les bougies sur le gâteau en pestant contre les potes de Greg qui ont réveillé leur fille, Sophie. Sophie a trois ans et pleure pieds nus dans l'encadrement de la porte de la cuisine, son doudou traîne par terre. Je la prends dans mes bras.

— Allez ma belle, on va dormir.

— T'es belle comme une fée, Tati Chloé, dit-elle en sanglotant et une bulle de morve éclate sous sa narine gauche.

Je l’emmène dans sa chambre, la pose sur son lit. Elle sent la vanille, le chaud des bébés. Elle exige un câlin et j’obtempère. J’adorerais pouvoir ordonner aux adultes de me faire des câlins avec une telle assurance. Je couvre de bisous ses joues rondes et tendres, l’enroule dans sa couette en disant que je vais faire un sushi de Sophie et la manger, parce que j’adooore les sushis de Sophie. Elle crie, elle rit, elle se débat. Elle ne veut pas finir en sushi. Elle me bave sur les joues. Tant pis pour le maquillage. Elle accroche ses bras potels autour de mon cou et me demande de lui raconter une histoire.

J’hésite, puis je referme la porte de la chambre, allume la petite lampe bleue. Je ne lis jamais d’histoires à Sophie, je les invente pour elle. J’en ai tellement dans la tête, des histoires, que j’aurais voulu les écrire. Un jour, peut-être. Depuis la chambre, j’entends les invités chanter « joyeux anniversaire » dans le salon, applaudir et siffler quand Greg souffle ses bougies. Assise sur le tapis, je raconte à Sushi-Sophie l’histoire de la Princesse qui avait tous les princes à ses pieds, mais qui tombe amoureuse du marchand de rêves de la rue des étoiles. J’accumule les péripéties, jusqu’à ce que ses paupières se fassent lourdes et qu’on n’entende plus que le bruit de suction de ses lèvres sur son pouce.

Malgré les rires et les éclats de voix étouffés, la chambre aux meubles miniatures est étonnamment paisible. Les peluches aux yeux fixes veillent sur le sommeil de la petite fille, la lampe de chevet projette en tournant des images bleues sur le plafond et les murs. a doit être génial d’être Sophie, d’avoir trois ans, d’avoir Charlotte pour maman. De ne pas

savoir ce que c'est qu'un smartphone, un tampax, une capote, un shot, une vie qui défile tous les jours un peu plus vite et qu'on est train de rater. De croire dur comme fer que le marchand de rêves de la rue des Étoiles vous attend pour vous emmener très loin sur sa moto volante... Mon iPhone vibre, interrompant ces profondes réflexions philosophiques et je sursaute.

23:57 – GUILLAUME FAVREAU

Je pars. Tu viens ?

Je reste assise sur la moquette rose, j'attends dix minutes. Dix minutes à regarder la lampe tournante de Sophie dessiner des licornes bleues sur le mur. Dix minutes à me dire que je devrais refuser et arrêter mes idioties, parce que c'est pas en rentrant une fois de plus avec Guillaume, que je risque de trouver mon marchand de rêves. Dix minutes à me dire que si je le fais attendre dix minutes, il se demandera si je suis partie, il me cherchera, il s'inquiétera.

00:07 – CHLOÉ LACOMBE

OK.

Que voulez-vous, c'est plus fort que moi.

J'ai droit à un smiley en retour. Je déteste les smiley, c'est de la publicité mensongère, ça rendrait adorable le pire des connards.

Quand elle me voit enfiler mon manteau derrière Guillaume, Charlotte fond sur moi les sourcils froncés et exige de savoir où j'ai l'intention d'aller.

J'explique que je vais partager un taxi avec Guillaume jusqu'à Pigalle, car je rentre chez moi. Elle me dévisage l'air suspicieux. Je lui dépose un baiser sur la joue.

— Tu es une mère pour moi, dis-je.

Ça ne la fait pas rire du tout. Elle soupire.

— Sérieux, Chloé, tu fais n'importe quoi.

Quand la porte de l'immeuble claque derrière nous, Guillaume me prend la main. J'ai quinze ans quand il me prend la main. Dans le taxi, il m'embrasse. Du bout des doigts, je caresse le creux de son poignet, là où les minuscules « C » et « G » tatoués s'entrelacent, souvenir de la période où j'étais assez stupide pour croire qu'on passerait notre vie ensemble. Il passe ses mains sous mon haut, écarte des doigts la dentelle Aubade. Je savais que c'était un bon investissement. Pendant qu'il paie, je lutte pour trouver mes clés dans mon sac à main, les fais tomber par terre. Dans l'ascenseur, on s'embrasse à pleine bouche, comme des collégiens.

— Tu vas encore te faire engueuler par Mme Gomez, si tu fais trop de bruit, Chlo, murmure-t-il la bouche enfouie dans mon cou.

Il a les mains tièdes malgré le froid de février et ses yeux sourient. J'ai du mal à glisser la clé dans la serrure.

La porte se ferme, le silence. Enfin. Le silence et Guillaume, son odeur de savon, d'alcool aussi, ses cheveux bien coiffés qui s'ébouriffent sous mes doigts. Mes habits qui tombent par terre, ses mains qui me soulèvent, me posent sur la table de la cui-

sine comme si je ne pesais pas plus lourd qu'un sac de courses. Il s'arrête un instant, le temps que je déboutonne sa chemise. Il replace du bout des doigts une mèche derrière mon oreille, il murmure :

— J'aime bien la frange, c'est sexy.

Il ne me laisse pas répondre, et je ne veux pas répondre. Je veux qu'il décide. Mon genre d'hommes, ce n'est pas vraiment les gentlemen, les romantiques, les Ashley Wilkes ou les Mark Darcy. J'ai grandi loin des immeubles haussmanniens du seizième arrondissement, j'ai un faible pour les voyous.

Je veux qu'on termine sur le sol de l'entrée ou la table de la cuisine, parce que le lit est trop loin, je veux l'ardeur d'Heathcliff sous les éclairs des *Hauts de Hurlevent* et la passion de Rhett Butler au milieu d'Atlanta en flammes. C'est tout ou rien, je déteste les justes milieux. Que voulez-vous, j'ai lu trop de romans.

Après, il me serre contre lui, je pose ma joue sur son torse humide de sueur. La buée a envahi les vitres de la cuisine microscopique et rappelle l'hiver dehors. Il me prend dans ses bras, me porte jusqu'à mon lit. Quand j'attrape le paquet de cigarettes sur la table de nuit, il murmure :

— C'est pas bon pour toi, Chlo, tu devrais arrêter.

Alors, je le repose et il retourne dans la cuisine. Quand il revient, il est habillé et il tient un verre de lait. Je ferme les yeux, je ne supporte pas de le voir partir. Il dépose le verre sur la table de nuit et un baiser sur mon front. Je le sens s'éloigner, la porte

d'entrée claque, plus un bruit dans l'appartement, il n'est plus là.

C'est pratique, les ex, on devrait toutes recoucher de temps en temps avec un ex. Je ne devrais coucher qu'avec lui, même, puisqu'il n'y a qu'avec lui que j'ai envie de coucher. Mon ex.

Mon ex, maqué depuis deux ans avec une autre.
Mon connard d'ex qui se marie dans quatre mois.

Journal

de Constance Delahaye

14 février 2013 – 23 h 37

J'adore la Saint-Valentin. J'adore, j'adore, j'adore. Même célibataire, même abstinente, coincée dans le *No Sex Land*, depuis maintenant vingt-neuf mois, j'aime voir les hommes qui avancent d'un pas rapide leur rose à la main dans les rues froides, j'aime lire les menus spéciaux dans les restaurants parisiens, j'aime les fleurs et les bougies dans les salles tamisées, tout le tralala valentinesque. J'adore, en revanche, je n'assume pas du tout. Maman avait raison, je suis un cas désespéré, je suis officiellement et sans appel, complètement niaise. Je préserve heureusement ma réputation en prétendant, comme tout le monde, détester cette

fête commerciale. Je clame à tout vent que je ne connais rien de plus ridicule que le concept de cet angelot trop gras, armé d'un arc et prêt à tirer sur tout ce qui bouge. En réalité, je rêve en secret à partir du 1^{er} février à la Saint-Valentin idéale devant mon ordinateur.

Je ferais d'ailleurs mieux de me concentrer sur ce que devraient être mes priorités si j'étais une personne sensée, à savoir :

Priorité numéro un : le plan marketing du deuxième semestre 2014 de la nouvelle ligne de serviettes hygiéniques de Grable & Smith afin de devenir une brillante cadre dirigeante (et accessoirement, ce pour quoi je suis payée).

Priorité numéro deux : trouver l'homme de ma vie.

Saint-Valentin ou pas, je suis allée à mon groupe de lecture, comme tous les jeudis soir. J'aurais préféré qu'on profite de l'occasion pour lire un roman d'amour, mais ce n'était pas mon tour de proposer, c'était le tour de Chloé Lacombe. Je lui avais suggéré une petite relecture d'un Jane Austen, idéal pour fêter l'amour, mais elle a décidé qu'on lirait *American Psycho* de Bret Easton Ellis. J'ai détesté. Quand elle m'a demandé ce que j'en avais pensé, j'ai fait glisser mes lunettes au bout de mon nez et j'ai répondu avec un air pompeux :

— Ce livre a indiscutablement su provoquer chez moi un certain nombre d'émotions fortes, notamment une forte envie de me suicider et une nausée incontrôlable.

Elle a éclaté de rire. J'ai fait la connaissance de Chloé par le groupe de lecture il y a un peu plus

d'un an, et je ne pense pas l'avoir vu rire plus de deux ou trois fois depuis.

Nous sommes allées boire un verre après l'atelier pour régler notre différend. Comme d'habitude, elle a commandé une bière et moi un mojito. Nous avons discuté dix minutes de Bret Easton Ellis, ce qui lui a donné le temps de fumer trois cigarettes et demie, et puis on a vite dérivé sur notre principal sujet de conversation : le désastre absolu de nos vies sentimentales respectives. Elle a beau se plaindre, je donnerais dix ans de ma vie et mon sein droit pour être Chloé Lacombe. Rectification. Je donnerais dix ans de ma vie et mon sein gauche (il est un peu plus gros que le droit) pour être Chloé Lacombe. Chloé Lacombe, c'est Scarlett O'Hara. D'ailleurs, elle n'a rien à faire dans notre groupe de lecture : elle n'a pas quatre-vingt-dix ans d'âge mental, contrairement à moi, et elle a l'air d'avoir cette chose visiblement passionnante qu'on appelle une vie. Et malgré cela, elle parle de Bret Easton Ellis avec une adoration quasi religieuse.

Je lui ai raconté mon nouveau projet de vie qui date d'hier. L'atelier découverte œnologique pour deux et ce commentaire du prof sur mon palais m'a beaucoup fait réfléchir. Je voudrais prendre une année sabbatique pour aller vivre un an à Marinzac. Je travaillerais dans un domaine, je ferais les vendanges, je suivrais des cours d'œnologie.

Chloé s'est montrée très enthousiaste. En plus, elle connaît très bien Marinzac, le village perdu dans le Sauternais d'où viennent ses grands-parents et les miens. Statistiquement, cinq cents habitants à Marinzac et neuf personnes dans le groupe de lec-